NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

97 Nº 1 1975

Marie dans le mystère de notre réconciliation

Jean STERN (m.s.)

p. 3 - 24

https://www.nrt.be/fr/articles/marie-dans-le-mystere-de-notre-reconciliation-1147

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Marie dans le mystère de notre réconciliation

Dans un article consacré aux difficultés que rencontre depuis quelque temps la dévotion mariale, le regretté Louis Cognet signalait l'impuissance de certains esprits à intégrer cette dévotion dans leur vie intérieure dont, selon eux, elle « compromet l'unité ». Les cas de ce genre, commentait Cognet, « sont suffisamment fréquents pour montrer que là se situe le vrai problème : la dévotion mariale tend à paraître, dans le christianisme, accessoire, secondaire, surimposée, et dans une certaine mesure artificielle »[1]. On pourrait, semble-t-il, élargir le débat par l'examen de la situation opposée, à savoir celle des esprits chez qui la dévotion mariale forme un élément parfaitement intégré à l'ensemble de la vie intérieure. En portant les yeux davantage sur la Vierge et sur les saints que sur le Père et le Fils, ne se seraient-ils pas écartés de la voie tracée par les apôtres ? Au chrétien qui a péché, le Nouveau Testament conseille de prendre pour « avocat auprès du Père Jésus-Christ le juste » (*1 Jn 2,* 1). Depuis le moyen âge, les prédicateurs renvoient volontiers le même pécheur à la Vierge. Comme l'intelligence humaine a du mal à embrasser plusieurs idées à la fois, cette substitution ne tendrait-elle pas, en vertu d'une logique inéluctable, à éliminer du champ de la conscience la pensée du Créateur et ne porte-t-elle pas une responsabilité non négligeable dans la perte du sens de Dieu, si caractéristique de la mentalité de l'homme occidental d'aujourd'hui ?

Dans les pages qui suivent, nous aborderons le problème non par le biais d'une enquête, mais par l'examen de la question de

---

1. *Les difficultés actuelles de la dévotion mariale,* dans *Etudes mariales. Bulletin de la Société française d'études mariales,* 1967 - 24e année, Paris,

fond : quelle place la parole de Dieu assigne-t-elle à la Vierge ? Nous placerons le problème dans le cadre du mystère de la réconciliation ; ce choix nous a été suggéré par le thème de l'année sainte 1975, mais il découle aussi, et à titre principal, de la nature même du sujet. Comme l'a remarqué, il y a bientôt dix ans, un des meilleurs connaisseurs de la théologie mariale, la notion de réconciliation est fondamentale « pour pouvoir situer et qualifier correctement le rôle propre de la Vierge Marie »[2]. La doctrine de la réconciliation permet, en effet, de situer la Vierge non seulement par rapport à l'œuvre du Christ *in fieri,* mais aussi et surtout — et ce point sera capital pour juger exactement de la *dévotion* mariale — par rapport aux relations interpersonnelles entre l'homme et Dieu.

« La preuve que Dieu nous aime, la voici : alors que nous étions encore pécheurs, le Christ est mort pour nous. A bien plus forte raison, maintenant que nous avons été justifiés dans son sang, serons-nous par lui sauvés de la colère. Si, étant ses ennemis, nous avons été réconciliés avec Dieu par la mort de son Fils, à bien plus forte raison, ayant été réconciliés, serons-nous sauvés par sa vie. Ce n'est pas tout : nous nous glorifions en Dieu par notre Seigneur Jésus-Christ, par qui dès à présent nous avons obtenu la réconciliation » (*Rm 5,* 8-11).

Toute l'économie du salut est contenue en ces quatre versets. C'est à bon droit que nous nous glorifions d'être les enfants de Dieu, mais la chose ne va absolument pas de soi : abandonnée à elle-même, l'humanité marche à la ruine, car elle a rompu avec Dieu. Elle a besoin d'être « sauvée de la colère ». Notre filiation divine est donc plus qu'une semence reçue dans une terre fertile. Elle est un grain qui, tombé sur des rocailles, les pénètre miraculeusement et les change en terre perméable à la rosée et fertile. D'ennemis renfermés sur eux-mêmes que nous étions, Dieu a fait de nous ses amis : en un mot, il y a eu réconciliation entre Dieu et ceux qui ont accueilli sa parole.

La réconciliation est due à une initiative que Dieu a prise par bonté pure, « alors que nous étions encore pécheurs ». Notre salut manifeste la générosité de Dieu envers des misérables qui ne méritaient pas son pardon, qui n'avaient rien à lui offrir en retour.

Mais, par le fait du Christ, notre situation est maintenant objectivement changée. Nous pouvons, désormais, offrir quelque chose à Dieu : rien de moins que le sang de son Fils unique, devenu

---

2. H. Barré, *L'intercession de la Vierge aux débuts du Moyen Age occidental,* dans *Etudes mariales....* 1966 - 23e année. 1967. p. 97.

l'un des nôtres en naissant d'une femme, homme parmi les hommes, qu'il « n'a pas honte d'appeler frères » (*He 2,* 11). Car « voulant réconcilier la nature humaine avec son Créateur, le Fils de Dieu s'en revêtit lui-même » [3]. Ce n'est pas avec « de l'argent ou de l'or » que nous avons été rachetés, mais par « le sang précieux du Christ » (*1 P 1,* 18-19), car il a plu à Dieu « de réconcilier par lui tous les êtres, tant sur terre que dans les cieux, en établissant la paix par le sang de sa croix » (*Col 1,* 20). La générosité de Dieu éclate précisément là : Dieu va jusqu'à nous donner la possibilité de réparer de notre côté la blessure que le péché, geste de rupture, a portée à l'amitié. Sans geste de réparation posé par l'homme, il n'y aurait d'ailleurs pas de réconciliation au sens noble du terme, mais seulement remise de peine, condonation, condescendance de la part de Dieu. Réconciliation signifie en effet amitié, et amitié inclut réciprocité. Il suffit au mercenaire que les conséquences de sa faute soient ignorées ou remises. Il suffit au débiteur que sa dette soit effacée d'une manière ou d'une autre, par une compagnie d'assurances par exemple, si la dette est la suite d'une imprudence. Mais un ami qui a brisé une amitié, une épouse qui a fui l'époux ou un enfant qui a insulté son père, ne seront tranquilles que s'ils ont réparé le mal en payant de leur propre personne.

On sait que le sang du Christ compense amplement le mal commis par toutes les créatures : chrétiens, païens et démons. Ceci au plan de l'équilibre constitutif de la justice. Mais au niveau de la réconciliation, une condition supplémentaire reste à remplir. Seuls sont réconciliés ceux qui peuvent dire : le sang offert est nôtre, nous offrons à Dieu un don pris de notre propre substance.

Ce dernier point demande quelques éclaircissements. Par sa naissance d'une femme, le Fils de Dieu s'est inséré dans la trame des générations humaines. Il ne s'est pas contenté de prendre un corps semblable au nôtre, mais qui aurait été formé d'une chair prise ailleurs. Il a voulu appartenir à la race des fils d'Adam, car c'est elle qu'il était venu réconcilier : « qui dit réconciliation, dit réconciliation de ce qui s'est trouvé autrefois dans l'inimitié. Or, si le Seigneur a pris chair d'une autre substance, il n'y a pas eu réconciliation avec Dieu de cela même qui était devenu ennemi de Dieu par la transgression » [4]. « Appréciez à son juste prix le bienfait d'une pareille réconciliation », s'écrie saint Léon le Grand

3. Saint Léon le Grand, *In Nativ.* Sermo I ; *PL* 54, 191 ; *SC 22,* p. 69.

4. Saint Irénée, *Contre les hérésies,* V, 14, 3 ; *SC* 153, p. 191. Cf. également III, 21, 10 ; *SC* 34, p. 373 : « pourquoi Dieu n'a-t-il pas de nouveau pris du limon ? Pourquoi a-t-il opéré en Marie pour tirer d'elle l'œuvre qu'il modelait ? — C'est pour que cette œuvre ne fût pas autre que la première et qu'il n'y en eût pas une autre à être sauvée, mais que ce fût exactement la même, récapitulée, en respectant la ressemblance. »

au cours d'un sermon de Noël. « Vous étiez jadis déchus, ... mais l'incarnation du Verbe vous a donné la possibilité de revenir de si loin à votre Créateur, de retrouver votre Père, de quitter l'esclavage pour la liberté, de cesser d'être des étrangers pour devenir des fils » [5].

La tradition a souvent décrit l'incarnation comme un mariage, le Verbe étant l'époux, la chair l'épouse, et la Vierge Marie la chambre nuptiale [6]. L'épouse a été prise au sein d'une famille défigurée par une tare héréditaire et donc haïssable : si Dieu aime la nature qu'il a créée, il hait la faute qui a infecté chez l'être humain jusqu'à la nature [7]. Mais l'épouse devient toute belle en vertu de son union avec l'époux, qui, tel un soleil rayonnant autour de lui lumière et chaleur, empêche par sa présence ombres et froidure de se former : « le Verbe du Père et l'Esprit de Dieu, en s'unissant à l'antique substance de l'ouvrage modelé, c'est-à-dire d'Adam, ont rendu l'homme vivant et parfait » [8]. L'incarnation implique donc une première réconciliation, suréminente, entre Dieu et l'homme. Non pas que l'homme Jésus ait jamais eu besoin d'être réconcilié pour aimer son Père ; étant donnée son origine divine, à laquelle Jésus doit l'être même en tant qu'il est homme, il ne peut absolument pas être question, chez lui, de séparation d'avec Dieu. Mais l'élément positif de la réconciliation, à savoir l'union entre Dieu et l'homme, est bel et bien réalisé, contenant en germe notre réconciliation à nous tous, hommes pécheurs. « Par sa parenté avec chacune des deux parties », Dieu et l'homme, Jésus « a rétabli entre elles l'amitié et la concorde et a fait en sorte que, d'une part, Dieu prenne l'homme en charge et que, de l'autre, l'homme se livre à Dieu » (saint Irénée) [9]. Car c'est en vertu de la relation de Jésus au Père et en vertu de son amour filial que sa mort a valeur, non pas de simple peine et de punition, mais de sacrifice imprégné d'amour et donc de sacrifice de réconciliation.

Le mystère de l'incarnation, qui, on vient de le voir, se trouve au principe du processus de notre réconciliation, se trouve également à son terme, puisque la réconciliation transforme les pécheurs en membres du Christ et les greffe sur le corps dont le Verbe s'est revêtu lors de l'incarnation. Entre la chair du Verbe et son corps qui est l'Eglise, il y a parfaite continuité ou, mieux, relation d'inclusion. De même que les sarments font partie de la vigne, de même la chair réconciliée est incluse dans la chair du Récon-

5. *Sermo* II, *PL* 54, 197-198 ; *SC* 22, p. 85.
6. On trouvera de nombreuses références à l'article « Brautgemach », *Lexikon der Marienkunde*, I, Ratisbonne, F. Pustet, 1967, col. 911 - 915 (V. Fiala).
7. Saint Thomas, *S. Theol.*, III, qu. 49, a. 4, ad 1.
8. Saint Irénée, *Contre les h.*, V, 1, 13 ; *SC* 153, p. 27.
9. *Ibid.*, III, 18, 7 ; *SC* 34, p. 327.

ciliateur [10]. Envisageant le mystère du Calvaire dans cette perspective, saint Augustin va jusqu'à écrire que « le Seigneur a donné son sang pour celle qui serait sienne lors de sa résurrection, et qu'il s'était déjà unie dans le sein de la Vierge. Le Verbe, en effet, est l'époux, la chair humaine est l'épouse. L'un et l'autre sont le Fils unique de Dieu, le même fils de l'homme. Le lieu où il est devenu la tête de l'Eglise, à savoir le sein de la Vierge Marie qui est sa demeure nuptiale, il en est sorti comme l'époux de la demeure nuptiale » [11].

Homme parmi les hommes, le Christ n'est donc pas un individu quelconque au milieu d'une masse d'autres individus. Il est le « premier-né de toute créature » (*Col 1,* 15). Il porte en lui virtuellement tous les hommes. Il est le nouvel Adam, chef de l'humanité, dont le premier Adam, suivant saint Paul, n'était qu'une figure (*Rm 5,* 14). Comme le dit saint Irénée, « il a récapitulé en lui-même tous les peuples dispersés depuis Adam, toutes les langues, toute la génération des hommes, y compris Adam lui-même » [12]. C'est parce qu'il est notre tête et que nous sommes ses membres que le sacrifice du Christ nous obtient la réconciliation, l'entrée en amitié avec Dieu.

Le Christ tient sa primauté d'en haut, de son Père. C'est parce que l'homme Jésus possède la plénitude de la divinité, étant Fils de Dieu au sens absolu, qu'il est notre tête. Il nous réconcilie avec le Père en nous donnant de participer à sa propre filiation, grâce à une action toute spirituelle : le Christ « ressuscité pour notre justification » (*Rm 4,* 25) est devenu par sa résurrection « esprit vivifiant » (*1 Co 15,* 45). Il fait habiter en nous son Esprit, de sorte que notre réconciliation avec Dieu a pour lien Dieu lui-même. L'Esprit de Dieu, présent en nos cœurs, nous donne de pouvoir adresser à Dieu le nom de « Père » [13].

Le Christ nous réconcilie donc parce qu'il est Dieu et Fils de Dieu, et parce qu'il offre un sang pris de notre substance. Les deux ordres de réalités sont intimement unis : le Fils de Dieu a versé un sang qui est sien et non pas celui d'un homme en qui il serait simplement venu habiter. Il s'unit à nous en nous donnant à manger son propre corps, « médecine de notre réconciliation » [14], « hostie de notre réconciliation » (troisième canon eucharistique). « Si donc la coupe qui a été mélangée et le pain qui a été confectionné reçoivent la parole de Dieu et deviennent l'eucharistie, c'est-à-dire le sang et le corps

10. Cf. H. DE LUBAC, *Corpus mysticum,* Paris, Aubier, 1945, p. 93 ss.
11. *Tr. in Jo.* 8, 4 ; *PL* 35, 1452.
12. *Contre les h.,* III, 22, 3 ; *SC* 34, p. 379 ; cf. également H. DE LUBAC, *Catholicisme,* 5e édit., Paris, Cerf, 1952, p. 14 - 17.
13. Cf. aussi l'encyclique *Mystici corporis* du 29 juin 1943, DENZINGER-SCHÖNMETZER, 3807, 3813.
14. YVES DE CHARTRES, *PL* 162, 588, cité d'après H. DE LUBAC, *Corpus mysticum,* p. 95.

du Christ, et si par ceux-ci se fortifie et s'affermit la substance de notre chair, comment ces gens peuvent-ils prétendre que la chair est incapable de recevoir le don de Dieu consistant dans la vie éternelle, alors qu'elle est nourrie du sang et du corps du Christ et qu'elle est membre de celui-ci, comme le dit le bienheureux Apôtre dans son épître aux Ephésiens ? » Ainsi s'exprime saint Irénée pour réfuter les hérétiques qui refusent à la chair toute participation aux réalités célestes [15].

A la dimension verticale de la réconciliation entre Dieu et les êtres de chair est liée une dimension horizontale portant sur les relations des hommes entre eux. De deux peuples, païens et juifs, que séparait un mur d'hostilités, le Christ a fait « un seul homme nouveau » (*Ep 2,* 15). Là encore, réalités spirituelles et charnelles sont intimement unies. Si l'union des membres entre eux et avec leur tête est à attribuer à l'Esprit du Christ [16], il n'en demeure pas moins vrai que ce fut « au moyen de la croix » (*Ep 2,* 16), en versant son sang, que le Christ a réconcilié les deux peuples avec Dieu pour faire d'eux un seul corps, et que pour « devenir ce *corpus Ecclesiae Spiritu vivificatum* le corps ecclésial doit devenir en toute réalité corps du Christ » [17]. Il ne s'agit pas là d'une simple image mais de vérité profonde ; le réalisme eucharistique nous le garantit. L'eucharistie, en effet, « est le principe mystique, agissant d'une façon permanente au cœur de la société chrétienne, qui réalise cette merveille » [18]. Aussi vrai que le pain et le vin deviennent la chair et le sang du Christ, aussi vrai la communauté des chrétiens devient son corps [19] et le lieu où le loup habite avec l'agneau, où la panthère gîte avec le chevreau (*Is 11,* 6). La réconciliation possède ainsi une dimension cosmique et surtout eschatologique, elle atteint jusqu'aux limites du créé, puisqu'il a plu à Dieu de se réconcilier par le Christ tous les êtres, « aussi bien sur la terre que dans les cieux » (*Col 1,* 20) [20].

Notons enfin que, de ce côté-ci de la mort, la réconciliation participe à la fragilité qui affecte l'ordre de la grâce chez l'homme encore en chemin. Continuellement en butte aux forces de dissolution, elle est à reconquérir continuellement. Aux fidèles de Corinthe, pourtant déjà réconciliés en principe puisque chrétiens, saint Paul écrit : « laissez-vous réconcilier » (*2 Co 5,* 20).

---

15. *Contre les h.,* V, 2, 3 ; *SC* 153, p. 35. Cf. également V, 14, 1-4.
16. Enc. *Mystici corporis,* DENZ.-SCH. 3808 : « Huic autem Christi Spiritui tamquam non adspectabili principio id quoque attribuendum est, ut omnes Corporis partes tam inter sese, quam cum excelso capite suo coniungantur ».
17. H. DE LUBAC, *Corpus mysticum,* p. 103.
18. *Ibid.,* p. 103.
19. *Ibid.,* p. 290.
20. Cf. H. DE LUBAC, *Catholicisme,* p. 19-20, 29.

Réconciliation et incarnation

Parmi les éloges dont la Vierge fut comblée par les pères orientaux des siècles qui suivirent le concile d'Ephèse, les mentions de son rôle réconciliateur figurent en bonne place. On la voit présentée comme « l'épouse par qui nous avons été réconciliés avec Dieu son époux » [21], comme « l'instrument de réconciliation du monde » [22], « la Réconciliatrice très efficace de l'univers » [23], « le divin instrument de réconciliation avec les hommes » [24], « l'instrument de la réconciliation commune » [25]. Le Sauveur « nous a réconciliés avec Dieu et le Père par toi », lui dit saint André de Crète [26], à qui l'on doit également les deux titres qui précèdent, et saint Jean Damascène déclare que « par elle nos hostilités séculaires avec le Créateur ont pris fin, par elle notre réconciliation avec lui fut proclamée » [27].

La portée exacte des textes que nous venons de citer n'est pas toujours claire. Les Orientaux s'expriment avec lyrisme et abondance. Ils accumulent volontiers titres sur titres, sans préciser en quel sens les termes qu'ils emploient sont à comprendre. Cependant, toutes les fois que les pères des onze premiers siècles, les latins aussi bien que les orientaux d'ailleurs, se sont expliqués sur leur manière de concevoir l'apport de Marie à l'œuvre du salut, ils se réfèrent au mystère de l'incarnation [28]. « En donnant le jour au Seigneur, tu m'as libéré des liens du péché », écrit Joseph l'Hymnographe [29]. Si la confiance de saint Anselme de Cantorbéry en la protection de la Vierge est si grande, c'est que « ses entrailles ont porté la réconciliation du monde » [30]. « Par sa fécondité, moi captif, j'ai été racheté, par son enfantement j'ai été libéré de la mort éternelle... Tu as enfanté pour le monde un réconciliateur... Il n'y a de réconciliation sinon celle que tu as conçue chastement », dit-il au cours d'une

---

21. Saint EPHREM (?), *Oratio ad Deiparam,* dans J.S. et S. E. ASSEMANI, *S.P.N. Ephraem Syri Opera omnia...,* Rome, Salvioni, 1732-1746, III : graece-latine, 528.

22. *Ibid.* III, 530 : « τὸ τοῦ κόσμου διαλλακτήριον ». La traduction latine porte : « mundi reconciliatio ».

23. *Ibid.* III, 576, *Sermo de SS. Dei Genitricis Virginis Mariae laudibus* : « totius terrarum orbis conciliatrix efficacissima ».

24. ANDRÉ DE CRÈTE, *Oratio* V. *In Annuntiationem* ; *PG* 97, 895/896 : « τὸ θεῖον πρὸς ἀνθρώπους διαλλακτήριον » ; trad. latine : « divina cum hominibus reconciliatio ».

25. ANDRÉ DE CRÈTE, *Oratio* XIV. *In Dormitionem B.M.V.,* III ; *PG* 97, 1095-1096 : « κοινὸν τοῦτο διαλλακτήριον » ; trad. latine : « communis haec reconciliationis officina proponitur ». Noter que « reconciliationis officina » et « reconciliatio » (notes 22 et 24) traduisent tous les deux un même terme grec.

26. *Ibid.* ; *PG* 97, 1097/1098 : « κατήλλαξεν ἡμᾶς διὰ σοῦ τῷ θεῷ καὶ πατρί ».

27. *Deuxième homélie sur la Dormition,* n. 16 ; *PG* 96, 744/745 ; *SC* 80, p. 163.

28. Cf. J. B. CAROL, *De corredemptione beatae Virginis Mariae,* Franciscan Institute Publications, Theology Series, 2, Cité du Vatican, 1950, p. 150-153.

29. *Mariale,* n. 99 ; *PG* 105, 1102.

30. *Oratio ad S. Mariam cum mens est sollicita timore,* dans H. BARRÉ, *Prières anciennes de l'Occident à la Mère du Sauveur,* Paris, Lethielleux, 1963, p. 300 (14) ; *PL* 158, 950.

prière justement célèbre [31], où il appelle Marie « voie de la réconciliation » et « cause de la réconciliation universelle » [32].

Etant donné le lien très particulier que l'incarnation a établi entre le Christ et Marie, il est normal que son rôle réconciliateur ait été contemplé, d'abord, dans le contexte de Nazareth. Toute fonction réconciliatrice exercée par un être humain ne peut exister, en effet, qu'en vertu d'un lien avec le Christ, unique médiateur entre Dieu et les hommes. Ainsi, quand l'apôtre Paul revendique pour lui la diaconie ou service de la réconciliation, il veut seulement dire par là qu'il a reçu la charge d'inviter les hommes à ouvrir leur cœur au don du Christ. La fonction réconciliatrice exercée par Marie est différente de celle des apôtres. Tout en méritant d'être appelée « servante de la réconciliation » [33], elle n'a jamais reçu la mission de prêcher la réconciliation à travers le monde, ni d'en répandre les fruits par le moyen des sacrements. Marie intervient plus haut, à la racine même de notre réconciliation. Elle accueillit le Verbe de Dieu, qui, en devenant chair grâce à elle, devint notre réconciliation. Comme l'enseigne saint Athanase d'Alexandrie, le Verbe descendit sur la Vierge et, dans l'Esprit, se forma un corps, afin de « présenter par lui-même la création au Père et, en faisant la paix, réconcilier toutes choses avec lui, ce qui est dans les cieux et ce qui est sur terre » [34].

Nous avons vu plus haut comment le lien créé par l'incarnation se trouve et au principe et au terme de notre réconciliation avec Dieu : au principe, puisque l'union des deux natures implique une sorte de première réconciliation et confère au sacrifice du Christ sa valeur proprement réconciliatrice ; au terme de la réconciliation,

---

31. *Oratio ad S. Mariam pro impetrando eius et Christi amore,* dans BARRÉ, *Prières...*, p. 303 (38-39, 62), 305 (131-132); *PL* 158, 954, 956-957.

32. Dans BARRÉ, *Prières...*, p. 303 (49-50, 54); *PL* 158, 954.

Quelques autres textes et références, outre ceux que nous citerons au cours de notre étude :

En Orient : ANASTASE D'ANTIOCHE († 599), *Sermo* III. *In Annuntiationem* (authenticité douteuse); *PG* 89, 1377/1380. — Saint GERMAIN DE CONSTANTINOPLE († 733), *Oratio* IX. *In SS. Deiparae zonam* ; *PG* 98, 381/382 : « par ton enfantement, tu as réconcilié ceux qui avaient été repoussés ». — GEORGES DE NICOMÉDIE († 860), *Sermo in Presentationem* ; *PG* 100, 1456 : « exerçant une médiation tu nous a réconciliés ». Selon R. LAURENTIN, *Maria, Ecclesia, Sacerdotium* [= *Marie, l'Eglise et le sacerdoce*], I, Paris, Nouv. éd. latines, 1952, p. 53, note 93, les « idées de médiation, réconciliation sont très liées chez cet auteur ». — PS.-SOPHRONE DE JÉRUSALEM (i.e. JOSEPH L'HYMNOGRAPHE, † 883), *Triodium*, n. 13, dans J. J. BOURASSÉ, *Summa aurea de laudibus B.V.M....*, Paris, Migne, 1866, III, 1744 : « cause de la réconciliation du genre humain avec Dieu ».

En Occident : DAVID, év. de Bénévent (VIII[e] s.), *Sermon pour la fête du 18 décembre,* édit. H. BARRÉ, dans *Ephem. Mariol.* 6 (1956) 458-461 : « Tu reconciliatrix angelorum et hominum » (cité ici d'après BARRÉ, *Prières...*, p. 46). — Voir aussi BOURASSÉ, *Summa aurea...*, X, 184-185 ; G. GEENEN, « Appellativa christologico-mariologica cultus Matris Iesu in saeculis II-VI », dans *De primordiis cultus mariani.* Acta congressus mariologici-mariani internationalis... 1967, Rome, Pont. Acad. Mariana Intern., 1970, II, p. 149-192 ; art. « Ehrentitel », dans *Lexikon der Marienkunde,* surtout col. 1521-1523 ; G. G. MEERSSEMAN, *Der Hymnos Akathistos im Abendland,* Fribourg (Suisse), Edit. Univ., 1958-1960, I, p. 188 ; II, p. 174, 179, 248, 251, 255, 259.

33. « reconciliationis ministram » : Bulle d'indiction du jubilé universel pour l'année sainte 1975, dans *AAS* 66 (1974) 307.

34. Première lettre à Sérapion, n. 31, *PG* 26, 605 ; *SC* 15, p. 142.

puisque les pécheurs sont réconciliés en devenant les membres du Verbe incarné. Quelle part dans ce processus faut-il reconnaître à Marie au titre de sa participation au mystère de l'incarnation ?

Tout d'abord, lors des épousailles du Verbe avec la chair, Marie fournit la demeure. Puis elle fournit l'épouse. Suivant une interprétation commune chez les Pères, elle est « cette montagne de Daniel, dont la pierre d'angle, le Christ, fut détachée sans l'intervention d'un instrument humain » [35], lui qui est « vierge d'une vierge » [36].

Demeure nuptiale, montagne et pierre sont des images tirées de la nature inerte et risquent de suggérer chez Marie un rôle purement passif, une maternité réductible au type de la causalité strictement matérielle, comme si le Verbe était devenu chair en *prenant* chair à la suite d'une sorte de viol. Le symbolisme des épousailles entre le Verbe et la chair risque lui aussi d'égarer, en suggérant à l'intérieur du Christ un face à face, une dualité de personnes [37]. Il faut dépasser images et symboles et recourir à la notion de Mère de Dieu, qui, elle, exprime le « mystère de l'économie » [38] dans son intégralité.

Le fils que Marie a voulu, l'être auquel elle a transmis consciemment ce qu'elle était, sa nature d'être humain, se trouve ainsi pleinement inséré dans la trame des filiations humaines. Par sa mère, qui appartient à la race des enfants d'Adam, il appartient lui aussi à la race d'Adam, il est homme. Mais parce que sa mère l'a conçu virginalement, d'abord en son esprit et ensuite en son corps, « prius mente quam ventre » [39], en un acte d'ouverture totale à Dieu, cet homme tire son origine d'en haut : le même principe qui opère en nous la *ré*génération, a produit dans le sein de Marie sa génération [40]. De par sa naissance, le Fils de Marie vit uni à Dieu et nous apporte, en sa personne, les arrhes de notre réconciliation sous une forme suréminente : son cœur d'homme aime le Père d'un amour

35. Saint JEAN DAMASCÈNE, *Première homélie sur la Dormition*, n. 9 ; *PG* 96, 713/714 ; *SC* 80, p. 105. — Cette interprétation de *Dn 2*, 34, se trouve déjà chez Justin et Irénée de Lyon.

36. Saint JÉRÔME, *Ep.* 22 ; *PL* 22, 406 ; cf. également saint AUGUSTIN, *In Ps.* 101 ; *PL* 37, 1294.

37. C'est afin d'éviter toute apparence de nestorianisme et ne pas sembler dire que la chair du Christ fût une personne que saint Grégoire le Grand préfère présenter comme épouse du Christ l'Eglise plutôt que la chair ; cf. *XXXVIII Homilia in Evangelia*, 3 ; *PL* 76, 1283.

38. Saint JEAN DAMASCÈNE, *De fide orthodoxa*, III, 12 ; *PG* 94, 1029.

39. Saint AUGUSTIN, *Sermon* 215 ; *PL* 38, 1074 ; cf. saint LÉON LE GRAND, *Sermon* 21 (20) ; *PL* 54, 191.

40. Cf. saint LÉON LE GRAND, *Sermon* 25, 5 ; *PL* 54, 211 ; *SC* 22, p. 121 : « Le principe de fécondité qu'il a trouvé dans le sein de la Vierge, il l'a communiqué aux fonts du baptême, il a donné à l'eau ce qu'il avait donné à sa mère : la vertu du Très-Haut, l'opération de l'Esprit Saint, qui firent

qui provient du rayonnement immédiat d'un Amour substantiel, à savoir l'Esprit Saint, qui l'unit au Père au sein d'une même divinité et qui sera communiqué aux pécheurs dans l'acte de leur réconciliation, afin qu'eux aussi deviennent fils de Dieu. Nous comprenons ainsi l'émerveillement d'un saint Jean Damascène devant celle « qui a mis à notre disposition cet abîme ineffable, l'amour de Dieu pour nous » [41] et qui dès le second siècle avait été appelée « cause de salut pour tout le genre humain », ayant défait « l'assemblage de nœuds » qui tenait l'humanité éloignée de Dieu [42]. Lors des épousailles où l'amitié entre Dieu et l'homme se renoue pour toujours, Marie est intervenue activement. La réciprocité de l'amour, condition de toute réconciliation véritable, a été réalisée grâce à elle, puisque en vertu de la conception virginale son Fils prononce, dès son entrée dans le monde, une parole qui est un oui d'amour : « voici que je viens pour faire, ô Dieu, ta volonté » (*He 10, 7*). C'est enfin grâce à Marie que l'humanité tout entière entre dans cet amour réciproque que se portent le Père et son Fils. La chair qu'elle a donnée au Verbe et qui participe à cet amour, elle l'a donnée, en effet, au nom de tout le genre humain [43]. Non pas que les hommes lui aient jamais confié une mission par voie de délégation juridique, mais du fait qu'elle accueillait un fils établi par Dieu « premier-né de toute créature », « tête du corps », « principe et premier-né d'entre les morts » (*Col 1,* 15. 18), le consentement qu'elle donnait prenait, par voie de conséquence, une portée universelle.

La réconciliation par le sang

Si, chez les Pères du premier millénaire, toute précision sur la participation de Marie au drame du salut débouche invariablement sur le mystère de l'incarnation, leur vision est cependant plus large, du fait que pour eux l'incarnation évoque souvent le Calvaire. Un représentant aussi caractéristique que saint Irénée de la théologie de l'« incarnation rédemptrice » sait fort bien que le Fils de Dieu nous a réconciliés « par sa passion » [44]. Aussi rien d'étonnant que le thème selon lequel la nouvelle Eve nous obtient la naissance du Sauveur soit lié, chez lui, au thème de la croix, par l'intermédiaire de l'antithèse entre l'arbre du Calvaire et l'arbre du paradis [45]. Deux

41. *Deuxième homélie sur la Dormition,* n. 16 ; *PG* 96, 743-744.
42. Saint IRÉNÉE, *Contre les h.,* III, 22, 4 ; *SC* 34, p. 381.
43. Enc. *Mystici corporis, AAS* 35 (1943) 247 : Deipara Virgo « consensit 'loco totius humanae naturae', ut 'quoddam spirituale matrimonium inter Filium Dei et humanam naturam' haberetur ». L'encyclique cite entre guillemets S. THOM., *S. Theol.,* III, qu. 30, a. 1.
44. *Contre les h.,* III, 16, 9 ; *SC* 34, p. 301.
45. Cf. G. PHILIPS, dans *Marianum* 15 (1953) 461.

siècles plus tard, un saint Jean Chrysostome, pourtant guère porté à chanter les louanges de Marie, notera que la vierge, le bois et la mort sont les signes de notre victoire après avoir été les signes de notre défaite [46].

Mais la nature de la participation de Marie au drame du Calvaire est délicate à préciser. Lors de l'incarnation, Marie était intervenue par une action qui lui était propre et que seule une femme pouvait poser. Au Calvaire elle est présente, elle souffre assurément ; c'est toutefois Jésus seul qui meurt et nous rachète par sa mort. Saint Ambroise admire le courage et la générosité de la Vierge, debout devant la croix tandis que les disciples avaient fui, « parce qu'elle attendait non la mort de son enfant, mais le salut du monde ». Il suppose qu'elle eût volontiers joint à la mort de son Fils la sienne propre. « Mais Jésus n'avait pas besoin d'aide pour la rédemption de tous, lui qui avait dit : Je me suis trouvé comme un homme sans secours, libre parmi les morts (*Ps 87*, 6). Il a certes agréé l'intention de sa mère, mais il n'a pas souhaité d'aide humaine » [47]. Au Calvaire donc, Jésus « non egebat adiutore », il n'avait plus besoin d'aide. « Dieu seul a créé, lui seul a racheté » (cardinal Newman).

Il faudra attendre le XII[e] siècle, c'est-à-dire une époque plus attentive aux manifestations de la sensibilité que ne l'avaient été l'antiquité et le haut moyen âge, pour trouver une nouvelle piste de réflexion ; alors prédicateurs et écrivains prendront volontiers pour objet la compassion de Marie et s'engageront ainsi sur un chemin qui les mènera vers une conception respectueuse à la fois du rôle de Marie et de celui, absolument unique, du Christ [48].

Un magnifique exemple de ce développement doctrinal nous est offert par saint Bernard, abbé de Clairvaux (m. 1153), et par son disciple et ami, Arnaud de Chartres, abbé de Bonneval (m. après 1156) [49]. « Offrez pour notre réconciliation à tous (ad nostram omnium reconciliationem) l'hostie sainte, agréable à Dieu », s'écrie Bernard, contemplant la Vierge en train de présenter l'enfant Jésus au temple de Jérusalem [50]. Le thème de l'offrande comporte toutefois des ambiguïtés que Bernard n'a pas levées. Il signifie à la fois trop et pas assez ; trop, si l'on attribue au geste de Marie une dimension sacrificielle, car celle-ci est propre aux gestes de notre grand prêtre le Christ ; pas assez, si l'on veut simplement par là exprimer l'idée que l'enfant porté au temple est la victime qui, un jour, nous obtiendra notre réconciliation. Au geste de Marie Bernard associe d'ailleurs saint Joseph [51]. Quant au texte, célèbre entre tous,

---

46. *De coemeterio et de cruce*, 2 ; *PG* 49, 396.
47. *Traité sur l'Evangile de S. Luc*, X, 132 ; *SC* 52, p. 200.
48. Cf. les articles « Beweinung » et « Compassio », *Lexikon der Marienkunde*, I ; et LAURENTIN, *op. cit.*, I, p. 47-48.
49. Sur Arnaud de Chartres, voir LAURENTIN, *op. cit.*, I, p. 145-153.
50. *Sermon 3 sur la Purification* ; *PL* 183, 369 ; passage cité dans l'Exhortation apostolique *Marialis cultus* du 2 février 1974, n. 20, *AAS* 66 (1974) 132.
51. *Sermon 2 sur la Purification* ; *PL* 183, 368 : « offerunt Joseph et Maria

où Bernard décrit le « martyre de la Vierge », il reste fort discret sur la portée salvifique des souffrances de Marie [52].

Arnaud de Chartres est beaucoup plus précis. Il énonce le principe de l'indépendance du Christ sauveur avec autant de netteté qu'autrefois un saint Ambroise : le Christ n'avait pas besoin d'aide, « Jesus alieno adiutorio non indigebat » [53]. Mais il affirme tout aussi nettement que, par sa compassion, Marie participe à l'œuvre de son Fils : « cette affection maternelle contribuait (cooperabatur) à rendre Dieu propice, puisque la charité du Christ faisait parvenir au Père tant ses vœux propres que ceux de sa mère » [54]. L'holocauste offert par le Christ « dans le sang de sa chair », Marie l'a offert « dans le sang de son cœur » [55].

Habitués que nous sommes à regarder le sacrifice du Calvaire à travers les catégories de la justice, nous avons du mal à comprendre ce que la compassion de Marie viendrait ajouter à ce que les théologiens appellent rédemption objective, c'est-à-dire au prix payé pour les outrages commis par nous ; la mort du Christ répare à elle seule, et plus que suffisamment, le déshonneur que nos péchés ont infligé à Dieu. Mais la fonction de la Vierge apparaîtra illuminée sous un jour nouveau, et on verra beaucoup mieux comment son attitude *affective* a une valeur *effective*, si, au lieu de nous en tenir aux catégories de la justice, nous considérons l'économie de la rédemption à travers les catégories de la réconciliation, qui sont amour, communion, inclusion, parenté et réciprocité.

La réconciliation tire son origine de l'amour du Père et se consomme dans l'amour envers le Père. Pour que le sacrifice du Christ soit le sacrifice non pas d'un homme abstrait, ou de la création en général, ou encore celui d'un pur esprit, mais le sacrifice de notre race et prenne valeur, pour nous, de sacrifice de réconciliation, il faut que, d'une façon ou d'une autre, nous y soyons engagés en tant que personnes concrètes. Il est absolument indispensable que la passion du Christ suscite compassion chez nous : chez ceux qui se convertissent au Seigneur à partir du moment de leur conversion ; chez la Vierge, au moment même des événements, car elle est la mère du crucifié et, à ce titre, ce qui atteint le crucifié l'atteint elle-même au plus vif de sa sensibilité. Le réalisme de sa compassion est le gage du réalisme de la passion du Sauveur. Précisons enfin, si besoin était, que cette compassion entre dans le mouvement de la réconciliation, parce que, de par la grâce de Dieu, c'est une compassion faite de charité surnaturelle, une attitude provoquée par l'Esprit Saint qui procède du Père et unit Marie au Père et au Fils.

---

52. *Sermon des douze étoiles.*
53. *De laudibus B.M.V.* ; *PL* 189, 1731.
54. *Tract. de VII verbis Domini in cruce,* III ; *PL* 189, 1694-1695 ; cf. LAURENTIN, *op. cit.*, I, p. 151.
55. *De laudibus B.M.V.* ; *PL* 189, 1727.

Or l'abbé de Bonneval eut le grand mérite, que les mariologues n'ont peut-être pas assez remarqué, de situer la coopération de Marie dans une perspective de charité et, partant, de réconciliation. A plusieurs reprises il insiste sur l'union d'amour à propos de la Vierge : « Devant le Père, le Fils et la mère partagent entre eux les offices de la miséricorde... et établissent entre eux le testament inviolable de notre réconciliation... L'affection de sa mère le touche, car il n'y avait alors qu'une volonté du Christ et de Marie, et tous deux offraient ensemble un seul holocauste, elle, dans le sang de son cœur, lui, dans le sang de sa chair » [56]. « Le Père aimait le Fils, le Fils aimait le Père, la mère était embrasée d'amour pour l'un et pour l'autre. Dans leur diversité, les fonctions produisaient un même effet, auquel tendait l'intention de ce bon Père, de ce Fils pieux, de cette mère sainte, effet élaboré en commun par l'amour et embrassé en même temps par la piété, la charité et la bonté » [57].

L'effet élaboré en commun, la réconciliation du pécheur, aboutit à une nouvelle naissance : d'ennemis que nous étions, nous devenons fils de Dieu et aussi fils de Marie. Ici, toutefois, une distinction s'impose.

En ce qu'elle a de plus profond, en ce qu'elle a de spécifique, notre filiation divine se distingue absolument des relations qui nous unissent aux créatures, fût-ce avec Marie. Quand il s'agissait de ses rapports avec le Père, Jésus a toujours affirmé son indépendance à l'égard des hommes. « Ne saviez-vous pas que je dois être aux affaires de mon Père ? », dit-il en guise d'explications à Marie et Joseph qui le cherchaient depuis trois jours. Puisque notre filiation divine est une participation à celle du Fils, grâce à la présence en nous de l'Esprit par lequel le Fils est un avec le Père, notre filiation divine dépasse le plan de nos relations avec Marie.

Mais tout en dépassant ce plan, elle y reste substantiellement liée, précisément parce qu'elle vient au terme d'un processus de réconciliation.

La naissance qui fait de nous des fils de Dieu se réalise, pour chacun de nous, moyennant une greffe sur l'humanité de Jésus offerte en sacrifice. C'est là, au demeurant, une loi générale de l'économie de la rédemption : Dieu nous confère ses dons par l'homme Jésus. Nous devenons fils de Dieu en devenant membres du corps humain de Jésus. D'autre part, comme on l'a vu plus haut, pour que le sacrifice de Jésus ait valeur de réconciliation, il fallait que Marie souffrît elle aussi, du fait du lien très personnel qui l'unit à Jésus. Il fallait qu'elle souffrît en tant que mère.

56. *Ibid.* ; *PL* 189, 1726-1727.
57. *Tract. de VII verbis Domini in cruce*, III ; *PL* 189, 1695.

Elle qui n'avait pas eu à souffrir en mettant au monde, à Bethléem, la *cause* du salut (« salutis omnium causam »), souffrit les douleurs de l'enfantement au Calvaire, lorsqu'elle mit au monde le *salut lui-même* (« omnium nostrum salutem ») [58].

Puisque nous devenons membres du corps né de Marie par suite d'un drame où Marie a pris part en tant que mère, entre elle et nous s'établit une relation de mère à fils, conformément à la parole « femme, voilà ton fils - voilà ta mère », relation qui est le reflet d'une filiation plus haute encore, celle qui nous vaut d'être « appelés enfants de Dieu, ce que nous sommes en effet » (*1 Jn 3,* 1).

Marie est ainsi la mère des chrétiens, tous fils d'un même Père et donc tous frères. Elle est le signe d'une fraternité œcuménique. Mais là encore, la mise en évidence de Marie est liée à l'aspect « réconciliation » de l'économie du salut, dont nous touchons maintenant la dimension horizontale.

La fraternité universelle, telle qu'un saint Paul la conçoit, n'est pas fondée, en effet, sur la participation de tous à une même nature humaine ni simplement sur la vocation de tous à une même fin. Elle est la conséquence d'une réconciliation entre deux peuples, juifs et gentils, réconciliation opérée par le Christ, qui, en abrogeant les ordonnances de la Loi, a détruit le mur de séparation et mis fin à l'hostilité qui, au sein de l'humanité, opposait ceux qui étaient privés des promesses divines à ceux qui en bénéficiaient. Seul le Christ ayant accompli la Loi à la perfection, c'est seulement en devenant ses membres que les hommes, qu'ils soient juifs ou gentils, peu importe, peuvent espérer devenir héritiers d'Abraham. Or c'est grâce au *fiat* de Marie que Jésus est né sous la Loi et c'est avec sa participation qu'il a porté l'alliance à la perfection (*Ga 4,* 4 ; *Ep 2,* 14-16).

Jean le Géomètre, auteur byzantin du X^e^ siècle, a fort bien senti la portée du rôle de Marie à l'égard de l'humanité divisée. Vivant à une époque où l'Orient chrétien est déchiré par des luttes fratricides, il lui demande de bien vouloir être « deux fois médiatrice et réconciliatrice » : « réconcilie-nous entre nous, et tous ensemble avec ton Fils, non seulement par ton assurance de mère, mais encore par tes supplications et tes larmes comme autrefois, par tes sueurs, par tes peines sans nombre, par tes tribulations » [59].

---

58. Rupert de Deutz, *In Jo.* 13 ; *PL* 169, 789-790.

59. *Discours d'adieu sur la Dormition,* 70, édit. A. Wenger, *L'Assomption de la T.S. Vierge dans la tradition byzantine du VI^e^ au X^e^ siècle.* Etudes et

La réconciliation avec le Fils

La prière que nous venons de lire mentionne une deuxième réconciliation à côté de celle qui ramène l'unité parmi les frères : il est demandé à la Vierge de nous réconcilier avec son Fils.

Il est possible que Jean le Géomètre fut le premier théologien à soutenir ce qu'aujourd'hui nous appelons la doctrine de la corédemption mariale ; il n'est certainement pas le premier à présenter Marie comme une avocate prenant devant son Fils la défense des pécheurs. A cet égard, nous trouvons chez saint Germain de Constantinople, au VIII[e] siècle, des lignes révélatrices : « Qui se donne autant de peine pour supplier en faveur des pécheurs ? Qui prend leur défense pour les excuser dans des cas désespérés ? En vertu de la franchise et de la puissance que votre maternité vous a acquises auprès de votre Fils, bien que nous soyons condamnés pour nos crimes et que nous n'osions plus regarder vers les hauteurs du ciel, vous nous sauvez, par vos supplications et vos intercessions, des supplices éternels » [60]. — « Impossible de trouver quelqu'un de plus puissant que toi quant aux mérites, pour apaiser la colère du Juge, toi qui as mérité d'être la mère du même Rédempteur et Juge », avait repris Ambroise Autpert quelques dizaines d'années plus tard, au cours d'un sermon sur l'Assomption, qui devait connaître une diffusion quasi universelle en Occident [61]. — « Je me réfugie près de toi, je réclame miséricorde et grâce de toi et par toi, afin d'obtenir par toi la paix avec ton Fils », lit-on dans une prière composée, selon toute vraisemblance, au début du XI[e] siècle par Fulbert, évêque de Chartres [62]. Fulbert invoque le précédent de l'intendant Théophile, qui, ayant renié le Christ, fut réconcilié par l'entremise de la Vierge [63]. — « Qui me réconciliera avec le Fils, si la mère est ennemie (inimica matre) », écrit saint Anselme vers la fin du même XI[e] siècle. « ... Bonne mère, réconcilie ton serviteur avec ton Fils » [64]. Et saint Bernard, au XII[e] siècle : « Notre dame, notre médiatrice, notre avocate, réconcilie-nous avec ton Fils, recommande-nous à ton Fils, représente-nous devant ton Fils » [65].

---

documents, coll. *Archives de l'Orient chrétien*, 5, Paris, Institut français d'études byzantines, 1955, p. 414, cité ici d'après *Maria. Etudes sur la sainte Vierge*, édit. H. DU MANOIR, VI, Paris, Beauchesne, 1961, p. 522-523.

60. *In SS. Deiparae zonam* ; *PG* 98, 380-381 ; trad. G. BARDY, dans P. RÉGAMEY, *Les plus beaux textes sur la Vierge Marie*, nouv. édit., Paris, La Colombe, 1957, p. 92. Du même auteur voir également *Hom. II in Dorm.* ; *PG* 98, 349-352 ; trad. dans *Maria. Etudes...*, VI, p. 520 (J. GALOT).

61. Dans BARRÉ, *Prières...*, p. 44 (7-9) ; *PL* 39, 2133-2134.

62. *Ibid.*, p. 155 (5-6).

63. *Ibid.*, p. 156 (10). On sait que la légende de Théophile, traduite du grec en latin au cours du IX[e] siècle par Paul, diacre de Naples, aida puissamment au développement de la dévotion mariale.

64. *Ibid.*, p. 301 (45, 52-53) ; *PL* 158, 951-952.

65. *In Adv.* II, 5 ; *PL* 183, 43 ; *Etudes mariales...* (cité note 2), p. 96. — Textes semblables : manuscrit d'Avranches, fin du XI[e] s., dans BARRÉ, *Prières...*, p. 200 : « mater nostra... Deo filio nos reconcilia ». — ASSEMANI, *S.P.N. Ephraem Syri opera omnia* ... III, p. 575 : « per te reconciliati sumus Christo Deo nostro, filio tuo dulcissimo ». — Prière du XII[e] s., dans MEERSSEMAN, *Der Hymnos...*, II, p. 179 : « ut ... digneris ... reconciliationem et indulgentiam a filio tuo impetrare ». — Litanie, ms. XV[e] s., *ibid.*, II, p. 251 : « ut ... (peccatores) filio tuo reconciliare digneris, te rogamus, audi nos ».

Comme le montrent les textes cités, le thème de la réconciliation avec le Fils par la mère appartient incontestablement au bien commun de la chrétienté. Il n'en constitue pas moins la *crux mariologorum*. En plaçant la Vierge entre les hommes et Jésus, n'a-t-on pas substitué à la charnière connue de la tradition patristique, à savoir la personne du Christ réunissant en elle Dieu et l'homme (cf. saint Irénée, cité ci-dessus), une charnière nouvelle, à savoir une personne humaine, la Vierge Marie, qu'un lien de parenté relie à un être qu'on semble gêné de reconnaître comme pleinement humain ? Ou du moins, sans aller aussi loin, ne devons-nous pas lire dans ces textes une doctrine de la médiation où celle-ci se réaliserait par degrés, par échelons ? La médiation exercée par le Christ serait alors, sur l'échelle qui mène de la terre au ciel, l'échelon suprême si l'on veut, mais elle serait quand même réduite à n'être plus qu'un échelon parmi d'autres.

Pour résoudre la difficulté, il ne suffit pas de répondre qu'il s'agit ici seulement de la *communication* de la réconciliation (rédemption subjective), et non de la réconciliation *in actu primo* (rédemption objective), opérée par le Christ en sa personne sur le Calvaire. La réconciliation a lieu, en effet, au plan des individus concrets. Elle se réalise au fur et à mesure que Paul, André, Grégoire, etc., qui ont vécu au II^e^, au VI^e^, au XII^e^ siècle, etc., sont réconciliés avec Dieu. Si le médiateur de cette réconciliation concrète n'est pas le Christ mais Marie, le moment essentiel de la réconciliation de Paul, André, Grégoire, échappe au Christ.

La théologie de la réconciliation aide à sortir de l'impasse, en nous rappelant que l'initiative de notre réconciliation n'appartient ni à la Vierge ni même au Christ, mais au Père : « tout vient de Dieu, qui nous a réconciliés avec lui-même par le Christ... C'est Dieu qui, par le Christ, réconciliait le monde avec lui-même » (*2 Co 5*, 18, 19). Le Christ, étant un avec le Père, ne peut évidemment pas ne pas vouloir notre salut. La Vierge n'a donc absolument pas à obtenir du Christ qu'il veuille notre réconciliation, pas plus que le Christ n'a à l'obtenir du Père. C'est exactement l'inverse qui est vrai. La volonté du Père est au principe de la volonté du Fils. La volonté commune du Père et du Fils est cause du rôle réconciliateur de Marie. Les auteurs du moyen âge d'ailleurs le savent. Quand nous voyons un saint Anselme de Cantorbéry et, après lui, un Hermann de Tournai supplier la mère de nous réconcilier avec le Fils et le Fils de nous réconcilier avec la mère, parce que nous les avons offensés tous les deux, le moins que l'on puisse en conclure est qu'ils n'attribuent pas à Marie une priorité exclusive dans l'ordre de la bienveillance [66].

66. ANSELME DE C., dans BARRÉ, *Prières...*, p. 301 (45-47, 58-60); *PL* 158,

De par la volonté du Père, le Christ nous obtient la réconciliation en versant son sang et en faisant de nous les membres de son corps. C'est dans la ligne de ce dessein divin que Marie intervient auprès de son Fils. Pour comprendre la nature et le sens de son intervention, il est nécessaire de noter que l'incorporation au Christ, condition de notre réconciliation avec le Père, dépasse l'ordre des réalités purement charnelles. Pour être réconcilié avec Dieu, il ne suffit pas de s'unir à la chair du Christ, en faisant abstraction de l'union des cœurs, comme si le Christ n'avait pas d'âme humaine. Il est indispensable de s'unir au Christ total, parfaitement Dieu mais aussi parfaitement homme, sensible aux gestes d'amitié ou d'hostilité, au Christ ayant un cœur humain qui se laisse toucher par des larmes humaines.

Les quatre Evangiles, puis l'histoire de l'Eglise, nous montrent le Christ en butte à la haine et à l'indifférence. Il est une pierre de scandale. Le fait qu'il soit devenu l'un des nôtres ne diminue pas la gravité des offenses, mais plutôt l'augmente : il est venu chez les siens et les siens ne l'ont pas reçu. En cherchant à unir les siens à son Fils, en intercédant pour eux, la Vierge exerce, au niveau humain et maternel qui est le sien, une activité appartenant à l'ordre de la réconciliation ; cette activité, loin de se substituer à celle du Christ, est au contraire postulée par le caractère pleinement humain du Sauveur et de son œuvre.

Marie n'est d'ailleurs pas l'unique créature à intervenir : la prédication des apôtres, l'eau du baptême, les paroles d'absolution ont leur rôle à jouer, comme aussi la charité de la communauté chrétienne, puisque la réconciliation du pécheur avec l'Eglise forme un signe efficace de sa réconciliation avec Dieu [67]. Mais deux choses sont propres à Marie : 1° sa présence active à Nazareth et au Calvaire ; 2° une union sans pareille au Christ, en vertu de laquelle tout ce qui concerne le cœur de Jésus la touche elle aussi, et réciproquement.

Elle intervient comme femme et comme mère, dans le silence de la prière et du dialogue intime. Elle exerce cette activité inconnue des hommes, mais suprêmement efficace, qu'est l'intercession, qui s'exerce « à plein, justement, quand l'âme paraît à la face du Père,

951, 952 : « Quis enim me reconciliabit filio inimica matre ? Quis mihi placabit matrem irato filio ? Sed etsi pariter ambo offensi estis : nonne et ambo clementes estis ? ... Dic, mundi iudex, cui parces, dic mundi reconciliatrix, quem reconciliabis, si tu, domine, damnas et tu, domina, averteris homunculum bona vestra cum amore, mala sua cum maerore confitentem. » — HERMANN DE TOURNAI, *De Incarn.* n. 11, dans H. BARRÉ, *L'intercession...* (cité note 2), p. 95, note 72 : « Sed quia utrumque offendimus, ad utriusque misericordiam recurramus, et alteri per alterum reconciliari exoremus. Bona ergo mater, reconcilia bono filio tuo reos filios tuos. Bone frater, reconcilia bonae matri tuae reos fratres tuos. »

67. H. DE LUBAC, *Catholicisme,* p. 62.

riche de tous les mérites et de tous les désirs et amours de la terre » [68].

Si la réconciliation que Marie nous obtient en parlant au cœur de son Fils se situe au plan humain, elle a cependant pour compagne toujours présente la réconciliation avec Dieu comme tel, de même que le rapport que Marie a avec nous comme mère sous-tend le rapport de filiation que nous avons avec le Père du ciel.

Nous nous trouvons évidemment en présence d'une réalité élevée et complexe, très difficile à exprimer. On la désigne parfois au moyen de l'image de la *scala peccatorum,* popularisée par saint Bernard. Comme beaucoup d'autres images ou symboles, celle-ci n'est pas exempte d'ambiguïtés : elle risque de suggérer que Marie a pour mission de rapprocher Jésus et l'humanité, comme si Jésus, parce que Dieu, n'était pas pleinement humain et comme s'il fallait, pour nous rapprocher de lui, l'intervention d'un être humain qui ne fût que créature. En réalité, le Christ appartient à la pâte humaine autant que Marie. Au demeurant, si Marie nous est proche au titre de la communauté de nature, elle l'est bien plus encore par sa maternité et donc grâce à son Fils : en la choisissant pour sa mère à lui, le Fils lui a donné de devenir la mère de tous les hommes. La médiation exercée par Marie et sa fonction réconciliatrice d'une part, la médiation du Fils et la réconciliation opérée par celui-ci de l'autre, sont moins les moments successifs de notre ascension vers Dieu, qu'une réalité en quelque sorte unique, pleinement vécue dans le Christ, et à laquelle Marie participe en fonction de la situation unique que lui vaut sa maternité.

Marie réconciliatrice devant le Père ?

Par souci de christocentrisme, les théologiens soutiennent volontiers que Marie nous réconcilie avec le Père d'une manière seulement indirecte. C'est ainsi que le regretté Père Henri Barré notait « à l'actif du christocentrisme médiéval que, s'il attribue à la Mère du Sauveur un rôle de « réconciliation », il l'entend d'une réconciliation *avec la personne du Christ,* et non pas directement avec celle du Père. C'est là un point extrêmement important ... » [69]. Il est en effet indéniable que Marie, étant la mère de Jésus, la réconciliation qu'elle exerce comme mère a pour terme d'abord Jésus, avec qui elle nous réconcilie directement.

Ce dernier mot ne doit cependant pas induire en erreur, car les relations de la mère avec le Fils impliquent la présence immédiate d'une troisième personne, à savoir l'Esprit Saint, qui à Nazareth

---

68. M.-J. Nicolas, dans *Etudes mariales...* (cité note 1), p. 66.
69. H. Barré, *L'intercession...*, p. 98.

lui donne de concevoir le Fils, au Calvaire la remplit de force [70] et au ciel constitue le lien l'unissant à son Fils, en sorte que les prières qu'elle adresse à son Fils lui sont inspirées par l'Esprit. Comme ce même Esprit lui donne également de s'adresser directement au Père, conformément à la doctrine d'un saint Paul (*Rm 8,* 14 ss), ne devons-nous pas conclure que la réconciliation qu'elle nous obtient, elle l'obtient du Père, quoique toujours « par Jésus-Christ », qui seul a offert le prix de notre réconciliation ?

Aussi pensons-nous qu'au lieu de deux positions s'excluant mutuellement, il y a là deux aspects complémentaires, vrais l'un et l'autre, deux voies d'approche convergeant l'une et l'autre vers le mystère de Dieu, voies que notre regard ne parvient pas à embrasser simultanément.

Le premier des deux aspects (Marie nous réconcilie avec son Fils) aide les pécheurs réconciliés que nous sommes à mieux situer leur place dans l'économie du salut. La grâce que Dieu nous a faite en devenant homme risque de nous éblouir. Nous avons tendance à nous imaginer que, une fois unis au Fils de Dieu fait homme par la communauté de la nature et par les sacrements, nous sommes devenus fils de Dieu définitivement. En un sens, c'est absolument vrai ; toutefois il faut bien garder présent à l'esprit que le jugement où le Christ jugera les vivants et les morts est encore à venir et que le centre de gravité de la réconciliation est situé non pas en dedans, mais au-dessus des réconciliés. Ceux-ci se trouvent en équilibre instable, perpétuellement en danger de retomber là d'où ils étaient partis. Saint Paul, qui enseigne explicitement que les chrétiens ont été justifiés par le sang du Christ et que, baptisés dans le Christ, ils sont morts au péché, enseigne également que deux hommes combattent en chacun de nous. Aux Corinthiens, pourtant déjà réconciliés, il écrit : « réconciliez-vous avec Dieu » (*2 Co 5,* 20), marquant par là que la réconciliation n'est pas accordée une fois pour toutes, mais doit être continuellement protégée contre de nouvelles attaques et parfois reconquise. L'histoire de dix-neuf siècles chrétiens a confirmé la justesse de la leçon de modestie impliquée dans le texte paulinien.

Conscients de leur fragilité, de leur faiblesse et de leurs nombreuses chutes, les chrétiens qui sont encore en route ont, dès les temps de l'Eglise ancienne, imploré le secours de leurs frères martyrs, qui, morts en témoins de la foi, avaient déjà atteint le havre du salut : « que ce qui dépasse nos possibilités, nous soit accordé

70. Odon de Morimond (m. 1161), *Super « Stabat iuxta crucem »*, dans *Etudes mariales... 1959,* p. 110 (édit. H. Barré) : « ... virtus Altissimi que quondam sibi obumbravit ut conciperet, nunc illam suffulsit ut constanter sustineret ».

sur leur demande » [71]. Ils ont pareillement compté sur les prières de l'Eglise. « Si vous n'osez espérer le pardon de fautes graves, recourez à des intercesseurs, recourez à l'Eglise qui priera pour vous et, par égard pour elle, le Seigneur vous accordera le pardon qu'il eût pu vous refuser », dit saint Ambroise en commentant devant les fidèles de Milan la guérison du paralytique de Capharnaüm [72]. L'intercession de la Vierge est à comprendre dans cette perspective, sauf à lui reconnaître une place éminente.

Les liens d'ordre parental qui unissent Marie au Christ et n'appartiennent à aucun autre saint ou sainte, corrigent ce que l'image du juge, appliquée au Christ, pourrait suggérer de trop rude, de trop sévère pour notre faiblesse, tout en laissant subsister l'idée du juge dans sa pleine réalité. La dévotion à Marie nous réconciliant avec son Fils nous aide à vivre la réalité d'un Christ à la fois Juge et Sauveur, infiniment juste et infiniment miséricordieux.

Cependant, si paradoxale que la chose apparaisse, la parfaite réussite du Christ dans sa fonction de médiateur est mieux illustrée encore par l'autre aspect, celui qui nous présente la Vierge comme réconciliatrice intercédant pour nous auprès du Père.

La tendance que nous avons d'appuyer nos raisonnements sur des représentations tirées de l'espace euclidien nous amène fatalement à imaginer la médiation du Christ sur le modèle du chaînon qui relie deux objets séparés l'un de l'autre. Mais en réalité le Christ, loin de s'interposer entre l'homme et Dieu, nous permet au contraire de rejoindre le Père *directement,* en une communion dont l'intimité dépasse tout ce que nos expériences terrestres nous permettent d'imaginer, puisque l'union avec le Père est fondée sur le don de l'Esprit procédant du Père et du Fils. Le Christ, qui donne ainsi aux réconciliés de se présenter au Père comme ses fils, donne également à sa mère de se présenter devant le Père comme celle qui, depuis Nazareth, est l'associée du Messie dans l'œuvre de la réconciliation et qui, au Calvaire, a prouvé son amour pour Dieu en acceptant que toute sa volonté soit faite.

Que Marie ait participé et participe à la réalisation de notre réconciliation est donc indéniable. Une question reste toutefois encore en suspens, celle qui a été formulée au début de notre étude : la dévotion à Marie-réconciliatrice ne fausse-t-elle pas nos rapports avec le Christ miséricordieux ? Ne se substitue-t-elle pas, purement et simplement, à la dévotion que nous devons au Christ ? Vu que la plupart des hommes sont incapables de contempler plusieurs idées simultanément, la concentration de l'esprit sur Marie ne chasse-t-elle pas Dieu du champ de la conscience ? Cette question n'est peut-être

71. Sacramentaire de Vérone ; cf. H. BARRÉ, *L'intercession...*, p. 79-80.
72. *Traité sur l'Evangile de S. Luc*, V, 11 ; SC 45, p. 187.

pas très importante sur le plan théorique, mais elle est capitale sur le plan pastoral.

L'existence du mouvement se démontre par la marche... C'est l'argument auquel a recours le cardinal Newman en la circonstance : la dévotion mariale, observe-t-il, est une attitude foncièrement saine, puisque ceux qui vénèrent la Vierge continuent à adorer son Fils, tandis que beaucoup parmi ceux qui ont cessé de la vénérer ont cessé d'adorer le Fils.

C'est que, entre dévotion mariale et dévotion au Christ, il existe un lien non pas accidentel, mais essentiel, bien mis en évidence par la lumière que projette la doctrine de la réconciliation.

A partir du moment où un homme commence à prendre conscience, d'une part, que notre salut, parce qu'il est réconciliation, implique entre le Père, le Christ et nous, des relations d'ordre interpersonnel de nature particulière et, d'autre part, qu'entre le Christ et Marie les relations interpersonnelles sont d'une chaleur et d'une intimité hors pair, il lui devient impossible de fermer son cœur aux sentiments que la contemplation de Marie normalement inspire, sans étouffer du même coup la dévotion envers le Christ. Chez les fidèles des premiers siècles, les sentiments envers la Vierge pouvaient rester à l'état implicite, mais pour des fidèles vivant à une époque où la mentalité commune a pris conscience de la place de Marie, il faut une dévotion explicite, sous peine de voir la dévotion au Christ lui-même dépérir, perdre toute chaleur, mourir asphyxiée ou encore revêtir un aspect artificiel et grimaçant ; le Christ, en effet, dont les sentiments sont pourtant censés être les modèles des nôtres, apparaîtrait alors comme un être sans cœur, une sorte de monstre apollinariste, un Dieu possédant une chair sans âme et sans cœur, ou du moins sans un cœur semblable au nôtre.

La dévotion mariale, particulièrement sous la forme de la dévotion à Marie-réconciliatrice, constitue un antidote contre de telles aberrations. Qu'elle ait parfois connu des abus est indéniable, mais quel secteur de la vie chrétienne n'a jamais connu de déviations ? Le souci d'affirmer l'unité dans le Christ a été à l'origine du monophysisme, la haine de l'idolâtrie a dégénéré en iconoclasme et certaines convictions touchant la gratuité du salut ont abouti aux divisions du XVI[e] siècle.

Encore ne faut-il pas exagérer le danger des déviations auxquelles la dévotion mariale serait sujette. Plusieurs Vierges de majesté nous présentent Marie vêtue en dame byzantine, avec l'enfant Jésus sur les genoux. Tout le monde sait qu'il ne s'agit pas là d'un art d'imitation, mais d'une manière symbolique de représenter l'unité de la personne en Jésus. Images ou textes représentant la Vierge en train de retenir le bras de son Fils irrité contre nous sont à interpréter avec la même intelligence bienveillante. Auteurs, prédica-

teurs et artistes ont voulu exprimer combien il est grave pour le monde d'avoir oublié Dieu. Jusqu'à preuve du contraire, il est inéquitable de leur faire dire que la Vierge accomplit un geste qui l'oppose à son Fils et à l'Esprit de son Fils, dont elle suit en réalité toutes les impulsions avec une docilité absolue, car ces mêmes auteurs, prédicateurs et artistes en général le savent.

Il ne semble d'ailleurs pas que la crise actuelle de la dévotion mariale dérive d'une réaction contre des formes et interprétations exagérées ou aberrantes. Comme l'a noté Cognet, la crise se situe à un niveau plus profond : celui où l'on distingue entre roc solide et terrain rapporté, artificiel. Cognet a opéré ses sondages vers 1966. Il serait curieux de connaître les réflexions qu'il aurait faites aujourd'hui. Comme il était bon connaisseur des choses anglaises, peut-être aurait-il opéré un rapprochement avec l'évolution de la spiritualité anglicane au temps du Mouvement d'Oxford. Au début du XIX^e^ siècle, une proportion importante de la prédication était centrée sur des idées telles que la suffisance des Ecritures, la distinction entre justification et sanctification, etc., qui représentaient, en fait, les thèses classiques du protestantisme. Le Mouvement d'Oxford apporta un grand changement : « le grand nom ne représentait plus le symbole d'une doctrine abstraite, mais un maître vivant » [73].

On peut se demander si certains milieux catholiques n'auraient pas évolué, au cours des quinze ou vingt dernières années, en sens exactement inverse, du concret vers l'abstrait. La crise mariale serait alors la conséquence non pas d'un christocentrisme retrouvé, mais d'un christocentrisme déplacé de la personne aux idées, le Christ étant considéré moins comme Celui avec qui je puis avoir des relations cœur à cœur, que comme le symbole d'un idéal de justice ou autre. Il est clair que, dans une telle perspective, le personnage de Marie devient inutile et même gênant, en attendant que la personne du Christ devienne inutile et gênante à son tour : pour exprimer son idéal ou ses idées, l'homme occidental du XX^e^ siècle a besoin d'autres symboles. L'écart entre les civilisations est devenu trop large.

Si tel est le cas, la crise mariale serait, comparativement, peu de chose : un simple épiphénomène ou, si l'on préfère, le signe d'une crise infiniment plus grave, qui affecte la « question axiale » du christianisme, à savoir « celle des rapports de l'homme avec Dieu » [74].

I 00152 Roma Jean STERN, m.s.
Piazza Madonna della Salette, 3

73. R. W. CHURCH, *The Oxford Movement,* Londres, Macmillan, 1891, p. 167-168.
74. H. MARROU, *Pour une juste perspective,* dans *Les Quatre fleuves* 2 (1974) 97.